Document généré le 1 août 2024 03:26

Laval théologique et philosophique

Jean-François Dortier, coord., Philosophies de notre temps. Penseurs d'aujourd'hui. La postmodernité. L'éthique. La politique. Les sciences. L'esprit et la pensée. Auxerre, Sciences Humaines Éditions, 2000, xiv-364 p.

Yves Laberge

Volume 59, numéro 1, février 2003

URI : https://id.erudit.org/iderudit/000799ar
DOI : https://doi.org/10.7202/000799ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval
Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)
1703-8804 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Laberge, Y. (2003). Compte rendu de [Jean-François Dortier, coord., **Philosophies de notre temps. Penseurs d'aujourd'hui. La postmodernité. L'éthique. La politique. Les sciences. L'esprit et la pensée.** Auxerre, Sciences Humaines Éditions, 2000, xiv-364 p.] *Laval théologique et philosophique*, *59*(1), 170–172. https://doi.org/10.7202/000799ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

(chapitres 7 et 8) de Kierkegaard, que la polémique que ce dernier engagea contre le théocentrique XIXe siècle était régie par un seul motif : retourner, à l'encontre de la « confusion de l'époque » générée par une élite imbue de réflexion, à la simplicité de l'homme du commun, lequel aurait vu, avant l'« homme sage », spéculant ou bourgeois, que la tâche essentielle qui incombait à tout homme était celle de devenir soi, c'est-à-dire, en somme, de devenir l'INDIVIDU (*den Enkelte*).

Parce qu'elle s'arque de bout en bout sur le double tableau de l'examen du conditionnement socio-politique et de la reconstruction conceptuelle de tout le projet kierkegaardien, l'analyse de Bukdahl n'a pas pour moindre mérite de restituer fidèlement, dans une existence transie par son époque — comme le sont toutes les existences —, les abstractions d'une pensée réputée difficile. Cet ouvrage extrêmement bien documenté se lit comme une véritable leçon d'histoire de la philosophie tant il conjugue avec bonheur le souci de la précision historique et l'implacable rigueur des démonstrations philosophiques. Une seule remarque, cependant : ce « retour à la simplicité de l'homme du commun », qui aurait constitué la cheville ouvrière de l'entreprise kierkegaardienne aux dires de Bukdahl, demeure, au final, dans un certain flou théorique. S'agit-il d'une volonté romantique de retourner à l'immédiation de toute chose créée, comme le diagnostiquait naguère Adorno, ou d'une recherche proprement religieuse de décentrement du savoir dialectique-spéculatif, comme le voudrait une interprétation « prudente » de Kierkegaard ? L'ouvrage de Bukdahl ne répond pas à cette question avec toute la transparence voulue. Mais cette imprécision veut peut-être traduire une ambiguïté de fond sur laquelle s'édifierait l'ensemble de l'œuvre de Kierkegaard.

Mathieu LAVOIE
Université Laval, Québec

Jean-François DORTIER, coord., **Philosophies de notre temps. Penseurs d'aujourd'hui. La post-modernité. L'éthique. La politique. Les sciences. L'esprit et la pensée.** Auxerre, Sciences Humaines Éditions, 2000, XIV-364 p.

Comment enseigner la philosophie ? De quelle manière peut-on initier le néophyte au savoir philosophique ? Question encore plus cruciale : par où commencer ? Les réponses possibles abondent, et parmi celles-ci, ce très utile ouvrage d'initiation sur les différentes tendances de la philosophie contemporaine, qui illustre à quel point les notions philosophiques font — comme à toute époque — partie de notre quotidien. Le collectif *Philosophies de notre temps* fait partie d'une série de livres de référence (l'un sur l'histoire, l'autre sur la sociologie, etc.) publiés par le magazine français *Sciences Humaines*, qui fait paraître chaque mois un numéro thématique, dans la belle tradition française de vulgarisation scientifique non réductrice, au sens noble du terme (pensons à des exemples célèbres comme *L'Histoire*, ou encore au *Monde de la Bible*). Le présent ouvrage reprend une trentaine d'articles touchant des questions d'ordre philosophique, parus dans différents numéros du magazine *Sciences Humaines* durant les années 1990, augmentés de quelques inédits et d'une nouvelle introduction générale.

La grande originalité de la formule éditoriale de *Sciences Humaines* réside certainement dans son style très accessible : articles synthétiques accompagnés de « capsules » sur des aspects particuliers, nombreux encadrés, entretiens avec de grands penseurs de notre temps, textes précis et bilans centrés sur une question précise. Du point de vue pédagogique, l'ensemble laisse souvent une impression de clarté et de lisibilité exemplaires. Les auteurs (écrivains reconnus, professeurs d'université, journalistes scientifiques et philosophes) ont réussi le pari d'initier aux grands penseurs et à leurs œuvres sans en réduire la valeur, en offrant des textes vivants et stimulants pour le jeune lecteur, toujours complétés par des suggestions de lecture.

L'autre point fort de la formule de *Sciences Humaines* se trouve dans les angles d'approche des dossiers, comme le démontrent les subdivisions du présent livre. Le premier chapitre brosse en quatre textes un aperçu général de la philosophie contemporaine, débutant par un article introductif sur « Les idées de la philosophie contemporaine », dans lequel le professeur Jean-Michel Besnier oppose les notions de démoralisation et de réductionnisme à celles de sagesse et de raison. Le même auteur poursuit en identifiant les grands axes de la recherche philosophique en France, soulignant les aspects philosophiques des grands débats actuels (crise de la raison, complexité, nouvel humanisme) dont les enjeux ne se limitent évidemment pas à l'Europe. Deux entretiens avec des philosophes français (Luc Ferry et Paul Ricœur) complètent cette section. Passant de l'écologie à l'esthétique, les propos du professeur Luc Ferry, sur « les tâches actuelles du philosophe », formulent en quelques points des domaines d'investigation à la fois nécessaires et concrets.

Le second chapitre (« De la modernité à la post-modernité ») cerne avec justesse des notions centrales qui débordent le champ disciplinaire de la philosophie. On évoque les contributions de deux grands intellectuels du XXe siècle (Michel Foucault et Jürgen Habermas) pour ensuite poser la question : « Qu'est-ce que la post-modernité ? » À ce propos, l'excellent article du sociologue Michel Lallement (« Le savoir est le pouvoir ») met en évidence dix concepts majeurs de l'œuvre de Michel Foucault (de l'archéologie du savoir aux technologies du pouvoir) et réussit, comme plusieurs articles de ce livre, à fournir une synthèse intelligente d'un univers à la fois large et riche (p. 90-91).

Les trois chapitres suivants (portant sur Philosophie et politique ; Philosophie morale ; Philosophie des sciences) font également intervenir des notions clés et des auteurs pertinents (avec des articles sur les œuvres de Bachelard, Kuhn, Popper, Feyerabend) et parfois *à la mode* (André Comte-Sponville). Plus loin, le trop court article de la journaliste Zora Petreski, intitulé « D'un paradigme à l'autre », réussit bien à situer l'importance et l'influence du livre de Thomas Kuhn sur *La structure des révolutions scientifiques*, et rappelle le rôle de certains ouvrages philosophiques qui ont influencé les chercheurs de nombreuses disciplines.

Le sixième chapitre porte sur « L'esprit et la pensée » et la plupart des textes sont signés du directeur du magazine *Sciences Humaines*, Jean-François Dortier, qui explique successivement « les débats contemporains sur l'âme et le corps », la « Philosophie de la perception », et présente les principales notions de pragmatique avec en conclusion un portrait de Wittgenstein, identifié comme « un philosophe radical ». On y trouve en outre un article remarquable et inédit d'Edgar Morin, qui résume en moins de sept pages les bases du paradigme de la complexité, élément central dans toute son œuvre récente. Edgar Morin articule trois théories (de l'information, cybernétique, des systèmes) auxquelles il ajoute l'idée d'auto-organisation héritée des travaux de von Neumann, von Foerster et Prigogine. Un petit tableau synoptique de l'éditeur retrace « l'histoire de l'idée de complexité » (p. 258-259).

Le dernier chapitre lance d'autres avenues de recherche (l'autre, le bonheur, la responsabilité) auxquelles s'ajoutent de très utiles annexes : glossaire d'une centaine de mots clés (déconstruction, herméneutique, utilitarisme), d'une brève présentation biographique de quelques auteurs majeurs (Bachelard, Heidegger, Jankélévitch) et populaires (Jacques Derrida, Jean-François Lyotard, Michel Serres), complétés par une bibliographie générale et deux index (des thèmes et des noms).

On ne saurait reprocher à l'ensemble de fournir — tel que proposé — un survol succinct et forcément incomplet d'un champ aussi large et si complexe ; les 23 auteurs réussissent au contraire à identifier des secteurs de notre vie contemporaine qui exigent une compétence philosophique (ou du moins une certaine sensibilité à sa contribution éventuelle). En ce sens, l'ouvrage *Philosophies de*

notre temps réaffirme que le philosophe doit occuper une place importante dans notre société, et démontre de quelle manière certains enjeux contemporains (questions éthiques, politiques, scientifiques) sont implicitement d'ordre philosophique. De plus, on sent que les auteurs de ces textes maîtrisent les œuvres qu'ils nous présentent et qu'ils sont pour la plupart des spécialistes, capables de développements nuancés et d'approfondissements fertiles, mais contraints pour l'occasion à la double exigence de la clarté et de la concision. Cet exercice de vulgarisation scientifique en philosophie conserve quelque chose de noble et de rare. Une question émerge, toutefois, devant cette réussite. Appartient-il aux pédagogues ou aux philosophes de nous initier à la philosophie ? Ce livre nous répond en y convoquant successivement des experts de ces deux groupes, sans nullement prétendre épuiser le sujet. Le résultat obtenu ici sera difficile à égaler et nous laissera certainement le goût de prolonger la réflexion, ce qui en soi demeure une réussite pédagogique et philosophique.

Yves LABERGE
Université Laval, Québec

Luc FERRY, **Qu'est-ce qu'une vie réussie ?** Paris, Grasset & Fasquelle, 2002, 487 p.

C'est un itinéraire des Anciens aux Modernes que propose L. Ferry dans son ouvrage intitulé *Qu'est-ce qu'une vie réussie ?* En termes vifs, précis et accessibles, l'auteur veut montrer (avant-propos et 1re partie, chap. I-II, p. 7-80) que l'antique question de la vie bonne n'a pas déserté notre univers, bien au contraire, et que sa variante actuelle, la « réussite sociale » — si aiguillonnée soit-elle par une logique technico-consumériste —, bien loin d'en occulter l'importance, dissimule une préoccupation plus profonde : comment, par-delà religion et matérialisme, admettre certaines formes d'hétéronomie dans l'immanence au vécu subjectif, sachant qu'il est impossible d'en faire l'économie dans une méditation sur le *sens* ? La thèse de Ferry est que la réponse n'émane plus d'un principe extérieur et vertical, mais d'un principe horizontal, et par conséquent accessible aux hommes, donc, en « aval » pour ainsi dire, et non plus en « amont ». En clair, à l'idée que la modernité, fondée sur une métaphysique de la subjectivité, aurait conduit une radicalisation de l'idée d'autonomie pour culminer dans une volonté de puissance aliénante et dépourvue de spiritualité — homogénéisant ainsi tout le trajet des Modernes —, Ferry oppose la vision d'un monde « réenchanté » où le philosophe peut enfin reprendre la place qui lui était jadis dévolue dans l'articulation d'une vie pleine et réussie. En voici d'ailleurs les grandes lignes.

L'auteur a d'abord choisi de nous présenter (2e partie, chap. I-IV, p. 83-223), l'un de ceux, nul autre que Nietzsche, pour qui « la mort de Dieu » somme le philosophe de substituer à la recherche traditionnelle du vrai, celle du *sens*. Ferry refuse d'assimiler la prescription de « philosopher à coup de marteau » au nihilisme. Selon lui, la subversion nietzschéenne de la dichotomie platonicienne du *sensible* (l'« actif ») et du *suprasensible* (le « réactif »), loin d'abolir l'idée de vérité, visait, en fait, une authentique « volonté de vérité » — non plus *intelligible*, mais *créative* — à laquelle l'art souscrit en tant qu'« émanation de la vie » (p. 89-141). Or Nietzsche ne recommande pas pour autant de choisir systématiquement les *passions* au détriment de la *raison* ; une telle préférence tendrait à son tour à une « laideur » démocratique *réactive*, bien plus qu'au « grand style ». Sa déconstruction des transcendances n'est que la condition du salut terrestre : 1) d'une part, dans le cadre de modes de vie « dont nous pourrions souhaiter l'infinie répétition » ; 2) et d'autre part, par une adhésion sans réserve à l'« *amor fati* », soit « tout prendre […] dans un même amour du réel ». Ce qui veut dire, selon Ferry, que « l'amour du destin ne vaudrait qu'après application des exigences très sélectives de l'éternel retour ». Le philosophe-artiste, créateur de valeurs nouvelles et du « grand style », est ainsi déculpabilisé et capable de se « sauver lui-même ». Là résiderait, selon L. Ferry, toute la mo-